Carmen Muñoz, fondatrice de la maison de retraite pour anciennes prostituées

Maria et Raquel se reposent dans leur nouveau foyer

Reyna, dans le hall de la Casa Xochiquetzal

MEXIQUE

UNE MAISON DE RETRAITE POUR PROSTITUÉES

Longtemps livrées à elles-mêmes dans les rues de Mexico, des prostituées âgées trouvent enfin la paix dans une maison de repos pas comme les autres.

TEXTE: MAXIME COUTIÉ PHOTOS: BENEDICTE DESRUS

«Combien de temps me suis-je prostituée? Je ne sais plus; 40 ans, peut-être 50. Il y a longtemps que j'ai arrêté de compter!» dit Maria, 82 ans, bien appuyée sur sa marchette. Cette arrière-grand-mère au dos voûté coule de longs jours tranquilles aux côtés des autres pensionnaires de la Casa Xochiquetzal, une maison de retraite unique en son genre à Mexico, inaugurée il y a deux ans et demi.

«Ici, c'est chez moi», dit-elle en désignant la cour ensoleillée où ses amies s'affairent à tricoter. «Il n'y a pas si longtemps, il m'arrivait encore de dormir dans la rue. Aujourd'hui, j'ai un toit et je me sens en sécurité.»

La Casa Xochiquetzal – du nom aztèque de la déesse de l'amour – est l'aboutissement d'un rêve pour Carmen Muñoz. À 60 ans, cette ex-travailleuse du sexe a finalement abandonné le trottoir pour se consacrer à ses aînées.

«Je rentrais chez moi un soir quand j'ai vu bouger quelqu'un dans des boîtes de carton. C'était de vieilles prostituées qui dormaient dans la rue. C'est là que j'ai décidé d'agir. Je me suis dit: "Aujourd'hui, ce sont elles; demain, ça sera peut-être mon tour."»

ENCEINTE... ET PROSTITUÉE

Pourtant, rien dans l'histoire de Carmen ne laissait présager une fin paisible. Mariée à 12 ans à un homme qui en avait 10 de plus, elle est tombée enceinte à 14 ans et a travaillé comme femme de ménage pendant que son mari gaspillait en boisson les quelques pesos qu'elle rapportait à la maison. «C'était un sadique, dit-elle en montrant les cicatrices qui recouvrent encore son corps. Il me battait tous les jours. Il adorait me voir saigner. Il riait quand il voyait ma chair s'ouvrir.»

À 22 ans, Carmen avait déjà sept enfants. Un jour qu'elle pleurait sur un banc de parc et flirtait avec l'idée du suicide, elle a été abordée pour la première fois par un inconnu. ▷

«La vie est ainsi faite. Nos familles nous ont depuis longtemps abandonnées. Nos enfants aussi. C'est la honte qui les pousse à agir ainsi.» CARMEN MUÑOZ

«J'étais en fin de grossesse. L'homme m'a offert l'équivalent de 500 pesos [NDLR: 50 dollars] pour que je l'accompagne à l'hôtel. Je me suis retrouvée là, sur le lit, à trembler comme une feuille avec mon gros ventre. C'est ainsi que je suis devenue travailleuse du sexe. Une longue carrière marquée par des histoires d'horreur.»

«Je l'ai fait pour nourrir mes enfants, explique-t-elle, la voix étouffée par un sanglot. Je n'avais pas le choix. Je passais d'un client à un autre pour ramener du pain à la maison. Mes enfants n'ont jamais eu faim.»

Dans La Merced, un quartier malfamé de la mégalopole mexicaine, l'amour tarifé se négocie à chaque coin de rue. Selon les organisations féministes, elles sont plus de 3000 à vendre leurs corps contre une poignée de pesos. Souvent avec la complicité de policiers corrompus.

«À Mexico, les agents font la chasse aux prostituées, raconte Carmen. Quand l'argent manque pour acheter leur silence, il faut les payer en nature. Beaucoup sont violents. Même chose pour les proxénètes. Combien de fois me suis-je réveillée dans une mare de sang?»

Aujourd'hui, dans La Merced, le nom de Carmen Muñoz rime avec celui de Mère Teresa. «Je suis passée de sale pute à Sainte Vierge. Enfin, pas tout à fait vierge...», ajoute-t-elle en rigolant.

LA DIGNITÉ RETROUVÉE

Aidée par des organisations féministes, Carmen a multiplié les efforts pour promouvoir l'idée d'un foyer pour ex-travailleuses du sexe. Dans un pays ayant une forte tradition catholique comme le Mexique, la résistance est d'abord venue de la presse à sensation, pour qui ces femmes indignes ne méritaient pas l'aide de l'État. «Nous vivons dans une société hypocrite. La prostitution s'exerce au grand jour, mais elle demeure un sujet tabou.»

Il aura finalement fallu l'intervention du maire de l'époque, Andrés Manuel López Obrador, candidat défait à l'élection présidentielle de 2006 et figure populaire de la gauche, pour que le projet prenne son essor. L'administration municipale a cédé un bâtiment désuet, ancien musée de la boxe, pour en faire une maison de retraite au cœur du quartier des prostituées. Des dons privés payent le reste de la note. Juste de quoi régler l'essentiel: le gaz, l'eau, l'électricité et quelques sacs de riz ou de tortillas.

Derrière les portes closes de cette demeure coloniale baignée de soleil vivent aujourd'hui une quarantaine d'anciennes travailleuses du sexe. La plus jeune a 65 ans. La plus vieille, 93.

Le décor à l'intérieur est rudimentaire. Il y a quelques chaises, pour reposer les corps fatigués, et une vaste cuisine placée sous les auspices de la Vierge de Guadalupe. Les chambres offrent un confort plutôt spartiate. On y trouve un lit, une commode et quelques photos en noir et blanc. Souvent celles d'enfants ou d'un mari disparu.

«La vie est ainsi faite, constate Carmen. Nos familles nous ont depuis longtemps abandonnées. Nos enfants aussi. C'est la honte qui les pousse à agir ainsi. Ils oublient que nous avons enduré les pires sévices et accompli ce travail de misère pour prendre soin d'eux.»

Une des pensionnaires, Rosita, se refait justement une beauté en se barbouillant les lèvres d'un rouge aguichant: elle attend un visiteur qui ne viendra pas. «C'est chaque fois la même chose, murmure d'un ton las sa voisine de chambre. Elle nous casse les oreilles avec son soi-disant prince charmant. La vérité, c'est qu'elle est seule. Comme nous toutes.»

Pour briser l'ennui, les pensionnaires font parfois quelques pas jusqu'à la Plaza Loreto, un square décrépi qu'elles occupaient jadis. Certaines échangent quelques mots avec d'anciens clients. D'autres, encore sûres d'elles, lancent parfois à la blague une formule largement consacrée dans les alentours: «*Amor, vamos?*» (Mon amour, on y va?)

Au final, les pensionnaires du quartier de La Merced n'ont plus grand-chose à offrir. Elles ont déjà tout donné. Il leur reste au moins l'essentiel: leur dignité retrouvée. «On me l'avait volée, conclut Carmen. Mais plus personne ne pourra jamais me l'enlever.» □